

« Être radical, c'est aller à la racine des problèmes et à la hauteur des solutions »



Gene Zhang

Qui sommes-nous ?

L'Antivol est un collectif créé à Tours durant l'été 2020, dans un moment où fleurissent autant que tombent les masques. Ceux d'un capitalisme toujours plus injuste, violent et sans limites. Ceux d'une contestation qui monte, s'élargit mais patine aussi, d'hésiter entre mollesse et réflexes diviseurs voire sectaires. Ceux de la foule solitaire et majoritaire, qu'elle se compose de satisfaits, d'indifférents, d'obéissants, d'envieux ou d'épuisés par le travail ou de ne pas en avoir. Or l'avenir souhaitable et possible se situe, précisément, au-delà des masques : il s'agit désormais de se rassembler pour faire advenir, dans les esprits, les institutions, les faits, et à quelque échelle que ce soit, locale, nationale ou internationale, une société postcapitaliste et postproductiviste. Ce but, commun à L'Antivol et à tant d'autres collectifs à Tours, en France ou dans le monde, est donc forcément révolutionnaire, « radical », si l'on veut bien entendre dans ce terme autre chose qu'une formule, galvaudée ou incantatoire. Être radical c'est, ainsi que l'indique l'étymologie et l'exige l'avenir, chercher à aller à la racine des problèmes et à la hauteur des solutions.

Les deux raisons de notre nom

Parmi les membres de L'Antivol figurent d'anciens insoumis tourangeaux qui, après mûres réflexions, ont décidé en mai-juin 2020 de quitter La France Insoumise.

Les raisons de ce départ, tout à la fois simples et désolantes, tiennent en quelques points principaux qu'il importe de rappeler. C'est d'abord l'absence de démocratie interne dont de nombreux militants connus ou méconnus du mouvement ont déjà fait état,

qu'ils aient choisi d'y rester pour un temps, « pour voir », ou de claquer brutalement la porte. C'est ensuite le retour, qui s'est effectué peu à peu mais est désormais acté, manifeste, à une ligne social-démocrate, s'incarnant aux municipales de 2020 dans une énième resucée de « la gauche plu-

Pourquoi et comment les moyens sont-ils ainsi devenus les fins ?

rielle », remettant en selle un PS autrefois honni et placée cette fois sous pavillon d'une écologie de complaisance avec le capitalisme. On voudrait donner crédit à l'idée – fausse – que le seul changement c'est le FN qu'on ne s'y prendrait pas mieux ! Ainsi, en trois ans, presque jour pour jour, a été liquidée la belle espérance transformatrice qui s'était levée en 2017, fruit de la confection du programme, L'Avenir en commun, et des résultats prometteurs de Jean-Luc Mélenchon et des 17 députés insoumis aux élections présidentielle et législative de mai-juin. Cette liquidation, ce vol de l'espoir, l'un des pires outrages que l'on puisse infliger aux êtres humains, nous a paradoxalement inspirés : il explique, pour une part, le nom donné à notre collectif et il fait bien sûr écho à l'histoire de tant d'autres révolutions manquées, détournées, absorbées, autrement dit volées.

Le choix de L'Antivol trouve toutefois son explication dans une seconde raison, d'importance infiniment supérieure aux problèmes dans lesquels s'est embourbée la FI. Cette raison, c'est le caractère foncièrement prédateur du capitalisme. Qu'on l'examine historiquement ou spatialement, théo-

riquement ou pratiquement, le capitalisme renvoie en effet toujours à une forme de prédation, sans cesse plus élargie, sophistiquée, illimitée. Absorbant, colonisant, transformant tous les éléments qui composent la vie de l'homme, des sociétés ou de la nature en « chose », il exploite, pille, vole : vol de l'État et des services publics, vol de la vie des travailleurs, vol des terres ou de la Terre, etc. Tout doit entrer dans son métabolisme, se métamorphoser en gain monétarisé, en profit chaque jour davantage accaparé par quelques-uns, ainsi qu'en attestent l'essor de la finance mondiale et le hold-up des richesses dont elle se nourrit. Tout ce que nous percevons de manière ponctuelle, dissociée, éclatée, tout ce qui forge nos aliénations à ce processus, tous ces débats et sous-débats techniques, administratifs, juridiques ou de société qui nous agitent à tort ou à raison, ont pour effet d'obscurcir, de voiler cette dynamique fondamentale du capitalisme et du productivisme, car l'un ne va pas sans l'autre et l'autre sans l'un.

Pourquoi et comment les moyens sont-ils ainsi devenus les fins ? Pourquoi une majorité de la population, à Tours, en France ou ailleurs, y consent-elle, quelles que soient les raisons ou les formes de ce consentement ? Le capitalisme productiviste, que l'on qualifie régulièrement de rouleau compresseur, ne serait-il pas en réalité au bout du rouleau, à force de cynisme, d'injustices de classe, de simulacres de politique et d'incuries écologiques ? Ne voit-on pas monter depuis plusieurs décennies la nécessité, l'urgence de son dépassement et s'affirmer, d'alternatives localisées en projets d'alternative générale, une société postcapitaliste et postproductiviste, prudente, pluraliste et solidaire ? Comment, par la réflexion aussi bien que dans l'action, construire les libertés et les rapports de

force indispensables à son avènement ? C'est à ce questionnement que L'Antivol souhaite contribuer. Après tant d'autres, avec tant d'autres, car au vol il nous faut plus que jamais substituer le partage.

Notre collectif au quotidien

La vie de L'Antivol promet donc d'être nourrie : animation du blog, participation ou organisation de débats et de formations, échanges et mobilisations avec d'autres collectifs, actions dans la rue, etc. L'ensemble de ces activités – plus celles qui viendront de l'inattendu ! – sera placé sous le signe de la radicalité et de l'ouverture, de l'imagination individuelle et collective, du sérieux et de l'humour mêlés, toutes qualités qui rendent la contestation aussi joyeuse que féconde.

Pour nous rejoindre, que vous habitiez à Tours, en France ou à l'autre bout de la planète, rien de plus simple : envoyez-nous un courriel (voir en bas de page), en nous indiquant ce que vous souhaitez, pouvez faire pour renforcer notre capacité commune à réfléchir et à agir. L'adhésion est gratuite, et si vous voulez en savoir plus avant de prendre votre décision, vous pouvez aussi nous contacter par le même canal ou par téléphone au 06 71 08 96 45.

Et pour déjà mieux nous connaître, prendre connaissance de ce que nous faisons et prévoyons, vous pouvez aussi vous rendre sur notre blog www.lantivol.com et, si vous le souhaitez, vous y abonner. Il s'enrichit constamment de nouvelles publications et accueillera avec plaisir vos propres contributions. Sur le blog ou sur ce journal que vous tenez maintenant entre vos mains...

Comment je suis devenu une ressource humaine

Attentif aux mots, L'Antivol vous propose de lire ou relire un article de Jean-Pierre Dautun, paru dans *Le Monde* en 1993. Malgré son bon quart de siècle, le propos n'a pas pris une ride et il analyse, dans un mélange d'émotion et de lucidité, l'un des mots-clefs, symboles du capitalisme productiviste : tout, en effet, est appelé à y devenir chose, matériau, « ressource », l'homme y compris. À faire lire aux DRH, GRH d'entreprise ou d'administration, aux enseignants et étudiants des écoles de commerce, aux écolos de la « ressource naturelle », etc. Et ne pas oublier, bien évidemment, de bannir ce terme de votre propre langage...

«Le cri qu'on devrait entendre : "Voyez ce que le chômage fait de ses victimes. J'étais un homme : il fait de moi une "ressource humaine".»

«À moins de l'avoir vécu, on n'imagine pas ce que peut représenter le fait de tomber de la condition d'homme dans celle de ressource humaine.»

«Cela m'est arrivé le jour de mon licenciement, mais je ne l'ai pas compris tout de suite, loin de là. Cela vient aussi

plus tard. Avant d'être viré, on est un homme. Au moment d'être viré, on croit comprendre ce qui se passe : on pense qu'on est un homme en train d'être mis à la porte. Du tout. On se trompe. On subit une métamorphose secrète, invisible, instantanée. Apparemment, c'est le même corps, le même regard, les mêmes gestes, les mêmes capacités. En fait, sur-le-champ, on change d'état. Et cela ressemble, ma foi, à ce qui, dans les pays antiques ou barbares, faisait passer de l'homme à l'esclave. On s'aperçoit bientôt que la condition de ressource humaine guette



la condition humaine moderne, comme la condition d'esclave était l'ombre portée, menaçante, permanente, de la condition d'homme libre. Il suffisait d'un revers militaire. C'est la même chose. Les revers économiques contem-

porains en sont la version avancée. Une défaite de ce qui remplace l'armée, une mauvaise tactique de ce qui tient lieu d'empereur, et vous voilà ressource humaine.

«Faire partie du personnel», c'est une expression qui paraît infamante aujourd'hui. Mais rien de moins juste : elle reste noble. L'homme chassé du personnel n'est pas chassé de l'humanité. Celui qui devient une «ressource humaine», si. Les bonnes âmes peuvent bien penser que ce langage est sédatif ; mais c'est la fidèle expression d'une barbarie à «masque» humain : sans visage. L'«humain» qu'on semble y introduire vient en chasser l'homme, aussi vrai que «humain» est adjectif et «ressource» nom. Nom «commun». Car, tout de même, on était un homme et on devient «ressource». Quelque chose de comparable dans sa nature à la nappe phréatique, à un «gisement», – mot pertinent s'il en est. On rejoint un gisement, ce qui comme chacun le sait est un empilement de couches écrasées les unes sur les autres et les unes par les autres dans le sein obscur de la terre – un stock. Et on ne dépend plus que du trépan, de la foreuse qui vous extraira du gisement. À sa guise. À son rythme. Pas au vôtre. A-t-on déjà vu un bloc de charbon, ou une pépite d'or, même un diamant, aller réclamer que ce soit son tour d'être ex-

trait ? La matière en cela fait preuve d'une sorte de sagesse qui semble étrangère à l'esprit le plus fin.

«Le jour où j'ai compris mon sort de mon pépite, j'ai compris aussi que ce n'était pas à moi de chercher la foreuse ; qu'il me restait autant de chances de retrouver un emploi que j'en ai de gagner au Loto. Ici comme là, il me faut attendre que le destin veuille bien me désigner pour cible de ses visées, si c'est mon tour – ce qui s'appelle la chance ou le hasard, selon les esprits.»

«Et tel est le scandale qui rend aujourd'hui un humaniste inconsolable : que la survie sociale soit désormais, comme elle le fut aux époques qu'on lui a appris à nommer barbares, une affaire avant tout de «chance». De compétences, de savoir, plus question. Chercher du travail est une activité pénible. Mais ce n'est que dramatique. Ce qui est terrible, c'est que ce drame s'enlève sur un fond «tragique», et qui est celui-ci : qu'il ne dépende que du «sort» qu'on survive ou meure, voilà précisément le fait que ce qu'on appelle une «civilisation» avait pour mission d'éviter. Joli bilan. Voilà pourquoi le chômage n'est pas seulement une maladie économique : c'est un scandale de civilisation.»

Jean-Pierre Dautun
Le Monde, 13 mars 1993

BIBLIOTHÈQUE RADICALE

Histoire de ta bêtise

« Tu penses utile, donc tu ne penses pas » (p.190) écrit François Bégaudeau à propos du bourgeois du XXI^e siècle. Dans *Histoire de ta bêtise*, l'écrivain dresse un portrait incisif, drôle et intelligent du bourgeois « cool » qui n'a de cesse de poursuivre ses propres intérêts de classe, de se maintenir au pouvoir coûte que coûte et de faire de sa « pensée » la pensée dominante.

Le point de départ de Bégaudeau est un moment particulier de la vie française, celui des présidentielles de 2017, période qui amène son lot de discussions et de poncifs qui ont fait du vote (surtout au moment de l'entre-deux tours), la voix du rejet des « zextrêmes » et des « zidéologies ». Tous impératifs énoncés par ce bourgeois cool, qui nous incite à « bien » penser et surtout à « bien voter ». Ce sont ces jugements de valeurs et cette morale qui agacent à juste titre François Bégaudeau. Ils viennent, selon lui, dépolitiser la politique et la réduire, à travers le vote, à un acte individuel, muet et ponctuel, alors qu'elle est par essence, collective, bruyante et permanente.

Qui est donc ce bourgeois « cool » ? L'exemple ci-dessus fournit une première caractéristique : il est bourré de certitudes et ne conçoit pas d'autres vérités que la sienne. Il a une pensée uniquement orientée vers « l'opportunisme marchand » (p.169) et la défense de son pouvoir envisagé sous l'angle purement « managérial ». Il est « sans mémoire » (p.205) et faussement cool. Main de fer dans un gant de velours, il aime le pauvre mais celui qui doit donner du sien. Pour qu'il soit « inclus » car le bourgeois cool étant

« inclusif », le pauvre, le précaire, le chômeur, les femmes doivent correspondre aux attentes de sa classe sociale : mobilité, flexibilité, docilité, rentabilité, compétitivité, bref des individus qui doivent être acteurs d'eux-mêmes pour permettre l'hypocrite « vivre ensemble » !

Finalement, ces jugements de classe le rendent, sous couvert d'« ouverture au monde », intolérant. Dès que le pauvre menace son pouvoir ou que le sociologue désenchante son monde, il a peur et devient... autoritaire. Sa peur et sa haine du radical et du peuple sont plus fortes que tout : il faut tenir à distance, imposer ses « vérités » par un « management opérationnel », marteler son idéologie « pragmatique » en mobilisant ses intellectuels organiques et ses chiens de garde médiatiques, et si ça ne fonctionne pas, laisser quelques miettes pour la route.

«Réaliseras-tu un jour que c'est ce cool qui est haïssable ? Qu'au-delà de la violence sociale, c'est le coulis de framboise qui l'enrobe qui est obscène ? C'est l'écrin d'humanité dans lequel tu feutes ta brutalité structurelle. C'est les 20 000 euros d'indemnités pour qu'un ouvrier avale un plan social. C'est ta façon d'appeler plan de sauvegarde de l'emploi une vague de licenciements ; d'appeler restructuration une compression de personnel, et modernisation d'un service public sa privatisation. » (p.119)

Bégaudeau nous offre une « pensée radicale » qui « rapporte les faits sociaux à des faits de structures » (p.181). Elle est nécessaire à l'analyse des mécanismes de la domination et de la lutte des classes pour envisager et travailler au seul changement qui vaille : la sortie du capitalisme.

Ariane Randeau

LES BRÈVES DU SATIRIQUE

Avec 5000 balles, t'as plus rien !

La lecture de *La Nouvelle République* donne parfois l'occasion de se fendre la poire, « tapée » s'entend, du sceau de notre gastronomie régionale. Tel fut le cas, l'été dernier, dans l'édition du 20 juillet 2020, où Emmanuel Denis, tout juste intronisé nouveau maire de Tours, s'épanchait sur ses futures indemnités. « Je toucherai un peu plus de 5.000€ nets par mois. Je ne remplis pas cette mission pour l'argent. » Bévues ? Inconscience ? Réflexe de classe ? Sottise ? Va-t'en savoir... Quoi qu'il en soit et coûte, il est clair que pour l'homme en vert, 5000€ ne paraît pas constituer une somme rondelette ! Pas plus que pour le journaliste de la NR, qui ne tiquera pas. Aux Tourangelles et Tourangeaux donc de s'en souvenir, tout particulièrement les presque 20% qui se situent au-dessous du seuil de pauvreté...

Marie-Antoinette(s) au gymnase des pauvres

En mars 2020, lors du premier confinement sous mandat Bouchet, le gymnase Racault, à Tours, avait ouvert ses portes aux sans logis. En novembre, malgré le changement d'équipe municipale, on se répète à l'occasion du deuxième confinement, toujours au gymnase Racault. Deux élues cumulardes sont présentes à l'ouverture charitable des lieux : Marie Quinton, 5^{ème} adjointe à la Ville de Tours et vice-présidente de la Métropole ; Cathy Münch-Masset, 1^{ère} adjointe à la Ville, vice-présidente de la Métropole et vice-présidente de la Région Centre-Val de Loire. Le jour même, avec force photos, Cathy et ses plus de 7000€ nets d'indemnités mensuelles, poste sur Facebook : « Merci aux hommes et

aux femmes hébergés d'avoir partagé avec nous ce moment et livré des tranches de vie : parcours personnels, professionnels, familiaux... des hauts et des bas, une vie au jour le jour. » C'est c'la, c'est c'la, mes braves, de brioches en tranches de vie et de siècle...

Quand les élus FI de Tours bénissent La Manif pour Tous

Un mois plus tôt, le 10 octobre 2020, les antiavortement de La Manif pour Tous 37 défilent dans les rues de Tours. Arrivés place des Halles, en plein marché du samedi, ils tombent sur une contre-manif organisée par des militants LGBTI, pro-PMA auxquels se joignent spontanément nombre d'opposants à tous ces réacs de bénitier. Le ton monte, la police arrive, s'interpose, et voilà-t'y pas que l'inénarrable Bertrand Renaud, adjoint à la mairie, entre en (s)cène et récite son chapelet. Sous les huées de la foule, il y prie les contre-manifestants de venir à la mairie discuter, afin de permettre aux antiavortement de poursuivre leur défilé, le seul déclaré en préfecture. Décidément, les voix de la FI sont impénétrables !

Arbres et pipis de chien

Betsabée Haas, la 17^e adjointe à la mairie de Tours, déléguée à la biodiversité, à la nature en ville, à la gestion des risques et à la condition animale, en veut au pipi de nos amis canins. Dans *Tours-Magazine* de novembre-décembre 2020, elle s'insurge : « À chaque fois qu'un chien urine au pied d'un arbre, il le fragilise... ». C'est sans doute pour cette raison que l'on abattra les arbres sur le tracé de la future 2^e ligne de tramway. Et ça, c'est une mesure qui n'est pas du pipi de chat !